

## PREFACE

Tout au long de leur très longue histoire les hommes entreprirent de percer les mystères de leur énigmatique monde, néanmoins, ils n'eurent de la réalité que des compréhensions caractéristiques d'époque sans grand rapport avec la nature profonde des êtres et des choses, des compréhensions qui apparaissent, en outre, incontestablement marquées du sceau anthropocentrique.

Qu'en est-il aujourd'hui ?

Bien que s'offrent à nous, quotidiennement, moult ouvrages regroupant les extraordinaires avancées des connaissances sous le couvert d'ésotériques théorisations ou de vulgarisations banales, *du point de vue de l'essentiel*, aucune révolution conceptuelle n'est en cours.

Ainsi, les notions de temps, de néant et de causalité, trois notions apparemment banales qui constituent la trame de l'incommensurable toile de fond sur laquelle nous symbolisons notre compréhension du monde, demeurent inchangées depuis des dizaines de siècles.

Or, bien que ces notions s'avèrent des vérités suffisantes pour la gestion du quotidien et les anticipations du devenir terrestre, elles engluent la philosophie dans une non-créativité qui tranche avec le dynamisme scientifique ; nous nous devons donc, d'en reformuler le contenu et ce, sans aucun à priori susceptible de conduire à un quelconque ostracisme.

J'ajouterai, une non-créativité empreinte d'assertions fausses qui conduisent, notamment, à une remise en cause du fondement des valeurs morales ; une responsabilité écrasante pour l'intelligentsia concernée !

Très rapidement évoqués,

— le temps est-il, comme l'esprit humain le reconnaît communément : un je ne sais quoi, venu d'on ne sait où, s'écoulant qui sait pourquoi ?

Certes non, d'ailleurs les plus éminents savants ne se sont jamais satisfaits de cette platitude ; cependant, malgré leurs méditations, aucun ne sut donner une réponse suffisamment pertinente et claire (donc susceptible de s'imposer définitivement), au problème posé par notre capacité de prendre en compte les durées.

En particulier, la question de savoir qui dans l'intériorité des êtres, qui dans l'univers, utilise les repères temporels nécessaires au maintien des équilibres biologiques et cosmiques, ne fut jamais débattue, me semble-t-il.

Cette compréhension archaïque du temps est, ainsi, un verrou conceptuel qu'il convient impérativement de faire sauter ne serait-ce parce que, comme nous le verrons, il conditionne et provoque, quant à l'essentiel, la dérive de nombreuses théories scientifiques et philosophiques.

Quel philosophe, par exemple, sut donner une définition, raisonnable, de l'éternité ?

Cette éternité, n'est-elle point l'éternel présent caractérisant l'entité transcendante qui, sous le couvert du je (moi, sujet, ego, esprit), se reconnaît, en et par l'état de conscience, entité en charge de l'incommensurable chantier à jamais inachevé de l'univers ?

— le crédit actuellement accordé au concept de néant, est tout aussi révélateur d'un certain laxisme de l'intelligentsia ; toutes les théorisations concernant l'origine du monde se réfèrent à lui. Or, l'expérimentation quantique montre qu'il n'y a pas place, dans le monde, pour un quelconque nihilo, ne serait-ce parce que nul néant ne sépare les particules des antiparticules.

— enfin, en ce qui concerne le postulat de causalité, doit-on en demeurer prisonnier de sa logique réductrice ?

Certes non.

Que dire des prima-causes associées aux comportements intériorisés des mondes de l'inerte et du vivant, que

connaissons-nous des causes profondes attachées aux phénomènes sinon rien ? !

J'ajoute que ce qui gêne le plus un esprit, en quête d'essentiel, n'est point tellement la complexité et la subtilité des théories scientifiques que leur, à jamais, incomplétude.

Je poserai, à titre d'illustration, deux interrogations fondamentales :

— quelle relation première, de cause à effet, existe-t-il entre l'effectivité représentative de la gravitation et l'espace temps.

En d'autres termes : en quoi, *du point de vue de l'essentiel*, la courbure de cet espace relève-t-elle de la gravitation ?

Ce ne sont certainement pas les relationnels physico-chimico-mathématiques qui font qu'il y a courbure ; leur caractère directif ne correspond, en rien, au statut d'opérateur ayant capacité sur l'ordre de l'énergie !

— à quoi, quant aux causes premières, correspondent les lois de symétrie et de conservation (penser aux invariants universels) ?

Les théories scientifiques ne permettent pas de répondre à ces questions fondamentales : les logiques qui leurs sont associées, ignorent ce qui n'est pas formalisable, entre autres, le pouvoir de donner et de juger du "sens".

De ce fait, les logiques fondés sur le seul empirisme ne peuvent être que simplificatrices (le vrai causal leur échappe).

En particulier, la mécanique quantique, actuelle, ne situe jamais l'état présent des particules vis à vis de leurs états passés et futurs ; or, nous savons que l'"entendement" du passé et du futur est déjà manifeste au niveau premier du réel.

Qu'en sera-t-il, demain, lorsque à la lumière des avancées en biologie et en neurobiologie, l'"objet intentionnel" sera intégré dans la symbolisation scientifique ?

Contraints de reconsidérer le postulat de causalité et de repenser le temps, les physiciens et, par entraînement, les philosophes, ne s'ouvriront-ils pas sur le fait émergentiel et l'ordre transcendant ?

Je n'en doute point.

Cette compréhension les conduira, d'ailleurs, à méditer davantage sur ce qu'implique l'antonymie des états de l'énergie : entre autres, un monde de caractère sacrificiel.

Ainsi, après avoir redonné leur vrai contenu aux trois à priori clé, de temps, de néant et de causalité nous pénétrerons le réel sous de nouveaux éclairages.

De vastes domaines inexplorés intéressant la métaphysique et la philosophie, s'offriront alors à nous.

L'entendement, ne pouvant plus être admis comme propre au seul genre humain, appellera un approfondissement du *sens* (celui-ci compris comme recouvrant l'ensemble des acceptions retenues par la langue française : le pressentiment de la direction, les valeurs appréhendées par le biais des perceptions sensorielles et les informations transmises par les langages), un approfondissement et non pas un survol comme ce fut, et demeure encore, le cas.

Par approfondissement du sens j'entends, bien évidemment, la recherche de sa nature et de ses vecteurs, l'étude du système universel de valeur qui lui est associé,... et, in fine, la mise en évidence de l'entité qui en juge et le donne.

D'autre part, convaincus de l'incessante prise en compte de repères de valeur en tout point de l'univers, prise en compte sans laquelle la dynamique de l'inerte ne sauraient être, vous vous interrogerez sur les moyens de mémorisation du *sens* et sur le rôle de ceux-ci dans l'apparition du phénomène de la vie ?

En effet, dans le cyberensemble représentatif du réel, les capacités de mémorisation du vivant ne sont-elles pas à rapprocher des propriétés intrinsèques de complexification à l'extrême des molécules carbonées, seules molécules qui permirent l'émergence et la pérennité de l'ordre du vivant.

De découvertes en découvertes vous serez rapidement fascinés par la diversité des pouvoirs et des facultés qu'implique la dynamique universelle.

Pouvoirs et facultés qui, bien évidemment, relèvent d'un ordre transcendant.

Au fur et à mesure que se dévidera l'écheveau de la connaissance, le puzzle du monde vous semblera, lui aussi, auréolé du sacré qui nous ennoblit.

Parallèlement, les propriétés des choses, retrouvant leur vrai réalisme, apparaîtront comme les symbolisations de potentialités d'état, d'*effectivités potentielles*.

Elles abandonneront, ainsi, le statut d'opérateur que leur attribuent nos maîtres à penser par le biais de matraquages intellectuels quotidiens, matraquages qui vont même, jusqu'à reconnaître un pouvoir auto-organisationnel aux énergies et à la matière.

Notamment, vous serez vite convaincus que les effectivités au sein du domaine quantique ne sont pas régies par des probabilités, comme le prônent constamment les sommités scientifiques, mais sont telles que leur entendement nécessite des calculs probabilistes : ce qui est tout autre !

Etc, etc.

In fine et plus généralement, les processus d'implication, d'émergence et de potentialité, se révéleront, à vous, comme les effectivités transcendantes "type" qui, de toute éternité, permettent d'établir l'univers dans la diversité de sa dynamique évolutive.

---

Cette rapide évocation des problèmes posés par l'entendement du monde montre combien il est difficile de choisir parmi ces amples thèmes, parmi ces multiples concepts interdépendants, ceux qu'il convient de traiter prioritairement et conjointement. Après quelques hésitations, j'en ai, cependant, retenu six.

Le premier, écrit avec la collaboration de Louis Pallatin, traite *Du temps*, de ce temps énigmatique qui englobe l'ensemble des théories philosophiques et scientifiques, passées et contemporaines, de ce

temps constitué d'entre-deux des choses qui ne sont pas de l'espace.

Suivent deux essais, *De l'apparition de la vie et Emergence de l'homme*, montrant, entre autres et à l'évidence, que le phénomène du vivant ne saurait être sans effectivités créatrices couvrant de multiples niveaux structurels, de caractère subordonné, effectivités relevant, elles-mêmes, d'une entité transcendante agissant dans le cadre de contraintes universelles inexorables.

Dépendant des conditions d'état des planètes et compte tenu du nombre de planètes dans l'univers ( $>10^{23}$ ), la vie y est postulée plus que probable, de toute éternité, en de multiples points du cosmos.

Un postulat qui, à propos du sens de l'existence, suscite une nouvelle interrogation : *l'homme, nécessité divine plutôt que projet divin ? !*

Parallèlement, il m'a semblé indispensable d'aborder, en un essai spécifique : *Dépasser le formalisme*, le problème crucial posé par le caractère réducteur des symbolisations scientifiques. Cet essai me permet, entre autres, de donner deux exemples remarquables de cette nécessaire ouverture conceptuelle, la reformulation de la notion de potentialité et l'extension, au réel tout entier, du cogito cartésien.

Ce dernier, de par son caractère anthropocentrique, quand il n'est pas rejeté ex abrupto, n'enferme-t-il pas l'homme dans une immanence le coupant de ses racines universelles ?

Restait à développer ma compréhension des effectivités duales constitutives du réel et à cerner l'au-delà des choses, plus exactement, les deux au-delà dont sourd l'univers.

Sous le titre *Implication dans le monde, d'un ordre transcendant*, j'ai, notamment, mis en évidence les espace-temps singuliers au sein desquels se déroulent les effectivités qui permettent d'établir le monde dans son incessante dynamique.

Je veux parler des espace-temps abstraits qui, non seulement, détiennent, à l'état potentiel, les interactions en tout genre comme les forces, mais qui, aussi, permettent que se déroulent, au sein du vivant et chez l'homme en particulier, les jugements, les choix,..., les anticipations du devenir, en somme, les effectivités créatrices manifestées par le phénomène de la vie.

Les formalismes physico-chimico-mathématiques y sont donc reconnus pour ce qu'ils sont.

En vérité, des constructions abstraites, certes en adéquation avec le réel, mais, néanmoins, sans pouvoir propre.

Quant aux deux au-delà dont, de toute éternité, sourd le réel, objets de la dernière étude *Parlons d'Unitaires*, ils sont décrits sous le couvert de deux domaines sans dimensions (indifférenciés), à l'instar de la pensée platonicienne :

— celui que les scientifiques qualifient communément d'*énergie universelle*, sans, d'ailleurs, qu'aucun d'entre eux ne se soit jamais exprimé sur ce que sous-tend cette expression !

— le second représentant l'essence du pouvoir créateur qui conduit l'univers.

Un ordre (un pouvoir) ayant capacité sur l'énergie universelle et qui, bien que transcendant, se révèle, cependant, non-omnipotent.

Au cours de ce travail de recherche je fus, pour le moins, surpris par le caractère réducteur, quand ce n'est pas par le flou affiché, du concept de transcendance.

Que l'intelligentsia ne s'esclaffe point mais s'interroge quant au fond.

Ce recueil d'essais se termine par une courte synthèse où sont évoquées les gageures qui attendent la philosophie ; les défis qui, demain et pour nombre de maîtres à penser, conduiront, sous une divine lumière, à moult reniements, à de véritables chemins de Damas.



## ***DU TEMPS***

### PREAMBULE

Le temps est-il, comme le laisse entendre la compréhension commune, cet indicible, sans maître, surgi d'on ne sait où et qui, lié aux états du réel, s'écoule suivant un sens réversible ?

Nous n'hésitons pas à contester cette compréhension fondée sur une analyse primaire des comportements du vivant et, apparemment, confortée par la symbolisation physico-mathématique.

Il n'y a pas de temps singuliers, un temps pour les quantistes et un temps pour les biologistes, un temps ouvert et un temps marqué par la finitude, un temps qui concerne l'univers et un temps qui ponctue l'évolution des êtres,.....

L'homme demeure prisonnier des photons. Les traits de lumière de ces messagers universels tissent une image du monde dont il est difficile de s'extraire. La physique leur est ainsi soumise.

Les études du photon avec l'expérience de Michelson et la formalisation de la translation uniforme (groupe de Lorentz) ont, par exemple, permis à Einstein d'établir une relation entre le temps et l'espace, relation qui demeure associée à la vitesse de la lumière.

Une réflexion complémentaire ne s'impose-t-elle pas ?.

Dès lors que des repères de valeur, polarisés, apparaissent omniprésents en tout point du cosmos, le temps ne relève-t-il pas de l'*appréciation* de marques spécifiques, appréciation à la discrétion d'un "opérateur" en charge de la dynamique cosmique ?

Quid de cet "opérateur", de ce "juge" ?

Pour l'ensemble des humains, que ceux ci soient mystiques ou athées, il demeure associé au conscient (circonscrit par l'état de conscience).

Or, désormais, les sciences, notamment la biologie, bouleversent cette vieille conception.

Le pouvoir créateur qui se reconnaît "en" et "par" l'homme, s'avère concerner, outre l'ensemble du phénomène de la vie, le cosmos tout entier.

Son ordre transcendant n'implique-t-il pas l'universalité ?

Cet opérateur est-il, lui-même, dépendant du temps ou, au contraire, *de par son "essence" n'est-il pas hors du temporel ?*

Peut-on imaginer un (des) domaine(s) où le temps n'existerait pas ?

### ***Compréhensions antérieures les plus remarquables***

Le temps qui passe fut, et demeure, l'objet de beaucoup d'interrogations.

Où s'écoule le temps passé, d'où vient le temps futur et comment se fait-il que nous puissions les vivre tous les deux au présent ?

Notre ambition n'est point de reprendre, chronologiquement, les théories sur le temps, publiées depuis l'antiquité à nos jours. Nous nous contenterons de rappeler brièvement les compréhensions les plus remarquables qui, à notre avis, ont marqué l'évolution du concept "temps" jusqu'à l'aube du XXème siècle, avant la révolution intellectuelle provoquée par la Relativité.

— Platon ne pouvait dissocier le temps de l'origine du Cosmos.

Le ciel et le temps lui paraissaient des éléments issus d'un chaos universel où les choses se mouvaient de façon désordonnée.

Il semble, même, qu'il ait imaginé un état originel du temps partant du fait que tout ce qui est sensible a un commencement et qu'il existe toujours une relation générale de succession, un lien entre l'avant et l'après de l'état des choses et des événements.

Cependant Platon n'a jamais considéré ce lien comme "du temps" car il lui paraissait globalement trop inorganisé.

— Aristote imaginait le mouvement comme le substrat du temps :  
"...Ainsi, puisque s'il nous arrive de ne pas penser qu'il s'écoule du temps, c'est quand nous ne déterminons aucun changement et que l'âme paraît durer dans un état unique et indivisible, puisque au contraire, c'est en pensant et déterminant que nous disons qu'il s'est passé du temps, on voit qu'il n'y a pas de temps sans mouvement. Il est donc clair que le temps n'est ni le mouvement, ni sans le mouvement."

— St Augustin voyait dans le temps une distension de l'âme appréhendée par l'Esprit qui aidait à mesurer le passé par le souvenir et le futur par l'attente.

Ainsi, selon lui, ce qui est long dans l'avenir ce n'est pas l'avenir en soi puisqu'il n'existe pas mais la longue attente que l'on en a. ; de même, un long passé est un long souvenir du passé.

— Durant le Moyen Age la différenciation aristotélicienne du temps et de l'espace fut unanimement admise :

le temps, nombre du mouvement, nécessite une âme pour être mesuré alors que l'espace n'en a nul besoin.

Au XVII<sup>ème</sup> siècle cette vision est remise en question par les scientifiques qui veulent "mathématiser" le réel.

— Newton affirmant, avec raison, qu'il faut un cadre de référence fixe pour mesurer les distances et les durées, définit un temps qu'il estime vrai malgré sa représentation symbolique.

Le supposant en outre, "couler" uniformément, il voyait, ainsi, dans le temps l'ordre de la succession et dans l'espace l'ordre de la situation.

— Leibnitz fut un des premiers à pressentir que le temps et l'espace dépendent des événements qu'ils contiennent. Il voyait en l'espace l'ordre de l'existence simultanée du possible et dans le temps l'ordre de l'existence successive du futur.

— Par la suite, avec Kant, le temps et l'espace seront souvent compris par l'intelligentsia, comme des intuitions pures de la sensibilité hors de toute donnée empirique et de ce fait seront supposés résidant en nous plutôt que dans les choses :

“l'espace comme forme d'extériorité n'est pas moins en nous que le temps comme forme d'intériorité” (Critique de la raison pure).

Kant leur reconnaissait, en outre, la même nature du seul fait qu'il est possible de représenter le temps en utilisant un élément de l'espace : la ligne, et considérait, dès lors que les durées s'expriment par des nombres, que l'intuition pure du temps relève de celle de l'arithmétique tandis que l'intuition de l'espace traduite par des traits s'apparente à celle de la géométrie.

Il rejoignait aussi Newton lorsqu'il comparait l'espace et le temps à deux cadres vides mais potentiellement capables de contenir et d'ordonner les phénomènes.

Cependant, différence essentielle, Newton considérait ces cadres comme substantiels c'est à dire existants en eux-mêmes, alors que Kant les assimilait à la structure de l'esprit, à la forme de la sensibilité et de l'intuition.